

Gérard Filion, *Fais ce que peux*, Montréal, Boréal, 1989, 383 p.

Gérard Bergeron

Numéro 15, hiver 1989

Paradigmes et scientificité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040621ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040621ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, G. (1989). Compte rendu de [Gérard Filion, *Fais ce que peux*, Montréal, Boréal, 1989, 383 p.] *Politique*, (15), 107–111.
<https://doi.org/10.7202/040621ar>

Recensions

Gérard Filion, *Fais ce que peux*, Montréal, Boréal, 1989, 383 p.

Un genre, non pas nouveau mais nouvellement pratiqué au Québec, est en train de s'imposer: c'est celui des mémoires, ou des «souvenirs» préfère dire Gérard Filion ou encoure des «souvenances», selon le titre du père Georges-Henri Lévesque. Il y avait eu bien auparavant les témoignages auto-biographiques d'hommes politiques comme René Chaloult, ou des deux adversaires joliettains, Antonio Barrette et Georges-Émile Lapalme. La récente vague nous apportait le dernier livre de René Lévesque qui, d'emblée, devint un phénomène politico-culturel; mais ce n'est pas mon propos d'aujourd'hui (pour une critique, voir cette revue, n° 11, hiver 1987).

Le livre de Filion se rangerait dans un genre qu'on pourrait appeler celui des dépositions d'intellectuels-hommes d'action (ou d'intellectuels-dans-l'action) et, à son avis sans doute, le qualificatif validant le substantif. Dans cette catégorie se retrouveraient les ouvrages d'un enseignant comme le père Lévesque ou de journalistes comme Jean-Louis Gagnon et Gérard Pelletier. Toutefois, une première différence avec ceux-ci: Filion est moins prolix ou «bavard», puisqu'un seul tome lui suffit pour contenir tout ce qu'il a à dire. Par cette brièveté qu'il s'imposait, l'auteur s'est aussi accordé la permission de beaucoup de hiatus dans le récit, mais qui n'ont pas trop l'air de courts-circuits commodes.

Dans sa classe particulière, *Fais ce que peux* est peut-être la première publication à suivre un destin de best-seller. Ce fut l'heureux

pari de l'éditeur qui, le pressentant, sut organiser efficacement les parades publicitaires en conséquence; mais il fallait encore que le produit substantiel fut aisément digestible pour une large consommation. L'ouvrage en question tire une première légitimité du fait d'être intéressant et bien écrit (eh oui!). Il apprend, tout le temps, quelque chose à quelqu'un: sur l'époque et les questions traitées, au moins autant que sur l'acteur-spectateur qui en établit la trame personnelle. Le *moi-je* de l'auteur n'est pas encombrant, dirait-on.

Passé le titre (*Fais ce que peux*) et le sous-titre (*En guise de mémoire*) d'apparence modeste, l'ouvrage ne l'est pourtant pas d'un auteur proclamant dès le début: «Je m'adapterai, mais je ne changerai pas» (p. 14) et, en prenant congé de son lecteur, établissant ainsi son bilan de vie: «Sûrement pas un triomphe, mais peut-être une sorte de réussite» (p. 382). Pendant cette parade pré-lancement, lors d'une interview avec les éditorialistes actuels du *Devoir*, il les corrigeait: «On ne s'est pas retrouvé au pouvoir. On a mis les autres (Drapeau en 1954, Lesage en 1960) au pouvoir». Et même, au cas où vous l'ignoriez, «j'ai toujours été le numéro un partout où je passais ... Numéro deux je deviens complètement efficace» (*Le Devoir*, 24 février 1989). Pourquoi feindrait-il la modestie, puisque ça s'est passé exactement ainsi?

Le personnage public donnait une forte impression de carrure et de simplicité. Son «gros bon sens» était abhorré dans des cercles de gauche. Mais cette solidité d'esprit s'aérait encore par de la finesse, éclatant parfois dans des boutades mais bien plus subtilement dans des éditoriaux quand ce n'était pas dans des billets sous pseudonyme. La Rasbatalière était la signature de déguisement du meilleur billettiste peut-être que nous ayons eu depuis Jules Fournier. D'anciens lecteurs assidus du *Devoir* ont en mémoire tel ou tel éditorial qui furent un événement. Filion n'en fournit qu'une pièce à conviction: voir l'éblouissante réponse à Duplessis, menaçant de poursuite le journal à l'occasion de l'affaire du gaz naturel (p. 274-277). Son anti-intellectualisme? Pas si sûr, car on peut imaginer Filion comme une espèce d'intellectuel inversé, au sens où Trudeau est un nationaliste inversé. (Si je me fais bien comprendre, car je n'ai pas le loisir d'élaborer...).

La tendresse et l'émotion sont contenues dans la centaine de pages qui constituent les quatre premiers chapitres. Origines familiales, terroir de l'Île Verte, souvenirs d'enfance et d'adolescence collégiale: peut-être le meilleur de l'ouvrage, comme la partie correspondante dans *Attendez que je me rappelle* de René Lévesque. «Le meilleur» parce qu'on le souhaitait? Nous sommes tous frères et soeurs dans nos souvenirs d'enfance. Et puis, quand on dit de quelqu'un qu'il est «tout d'une pièce», cette «pièce» peut bien n'être qu'une ceinture de protection de l'affectivité. En ces questions, il est peut-être des diagnostics révélateurs, tels ces «ulcères d'estomac qui empoisonneront une partie de mon existence» (p. 87). Volontiers Filion dit ses doutes, ses délais et ses peurs (dont celle d'être battu comme leader politique, n'ayant jamais dépassé pour sa part la mairie de Saint-Bruno). Ce «fils d'habitant de l'Isle-Verte» a toujours eu besoin de sentir le terreau sous la semelle. Même en écrivant: le sujet, le verbe et le complément, voilà bien le premier humus de style, préalable à la floraison de mot juste ou évocateur, s'il se présente.

Le livre en main, je me suis d'abord lancé dans le chapitre consacré au long interlude de sa direction du *Devoir* (1947-1963), qui est aussi la partie politique la plus largement visible de son action. Mais un peu à mon étonnement, les phases précédentes (le Montréal des années 1930 et les études aux HEC, puis l'action agricole à l'UCC), ainsi que les tranches de vie subséquentes de «la ruée vers l'or» (au service de grandes entreprises mi-publiques) m'ont autant captivé. De l'aventure piaffante des Jeunes Canada, où il n'a pas de rôle déterminant, jusqu'au magistère disciplinaire du Conseil de Presse, qu'il abandonne à l'âge de 78 ans, on apprend quelque chose de la vie réelle ou prosaïque d'un tas d'organisations qui se présentaient comme indispensables, chacune à son époque. Bref, le lecteur s'instruit beaucoup, en étant d'abord intéressé: il y a encore une discrète couleur d'ambiance dans les récits de Filion, qui nous font opérer une espèce d'immersion dans l'hier et l'avant-hier.

Il a bien parlé des admirations de sa jeunesse, Édouard Montpetit, Esdras Minville et Olivar Asselin. Le grand personnage est évidemment André Laurendeau. Dans plusieurs passages, on sent la profondeur, pourtant équilibrée, de leur confraternité active. Ils formaient, à la grande époque du *Devoir*, le tandem le plus

antinomiquement parfait d'activité intellectuelle qui se puisse imaginer (et qui mériterait une étude spéciale). De plus d'une demi-douzaine de citations qui vaudraient d'être pointées, voilà la plus courte et la plus explicative: «Je ne sais trop pourquoi ni comment nous avons développé l'un pour l'autre une certaine estime, pour ne pas dire un brin d'admiration» (p. 208). Cela allait durer et croître pendant trente-cinq ans.

Filion a plutôt rarement la griffe égratignante. À quatre-vingts ans, on a eu le temps d'apprendre à se contenir. Sur le cas d'un intellectuel affairiste de l'époque de la Révolution tranquille il ne se retient plus quand il le décrit s'agitant «comme une queue de veau dans les arcanes du pouvoir». Mais «le garçon — il a à peine trente ans — est brillant. Il sait tout, et ce qu'il ne sait pas il l'invente; ce qu'il invente est aussi plausible que ce qu'il sait. Sa force réside dans son pouvoir d'affirmation. Il affirme tout avec une telle conviction que ses auditeurs finissent par le croire. Non seulement il sait, mais il laisse entendre qu'il est seul à savoir. Car il laisse planer un nuage de mystère sur ce qu'il dit et ce qu'il fait». Je vous laisse à deviner de qui il s'agit (avant d'aller voir aux pages 302-303).

Notre auteur a le sens de trait, mais une galerie de portraits n'était pas son projet. Il préfère parler des associations, des mouvements, des institutions auxquels il a été mêlé. Il ne livre que ce qu'il y «a vu» le temps qu'il en fût. Combien de concitoyens ont eu des expériences aussi concrètes et diversifiées que les siennes dans les chantiers de la réforme scolaire ou du lancement des sociétés publiques ou para-publiques, dans les régimes d'administration municipale et scolaire? On n'a pas à entendre le *Fais ce que peux* d'une façon plus restrictive que l'auteur de la nouvelle devise.

Mais l'aspect documentaire le plus riche du dossier personnel se retrouve sans doute dans le très long chapitre portant sur *Le Devoir*. Ces cent dix pages justifiaient le projet d'écriture puisque Filion était le seul à pouvoir faire la confidence prolongée sur la saga de ce qui n'est pas un très bon journal, mais qui réussit encore deux choses inouïes: 1°, durer: 2°, être autre chose et plus qu'un journal. On pourrait partir de ce qu'en a dit Filion en son époque pour une éventuelle monographie critique du phénomène *Devoir*, qui manque encore. Lire avec soin.

Sa presque trop grande sérénité critique commençait à me décevoir légèrement lorsqu'à la fin, Fillion identifia en quelques phrases le serpent de mer de notre corporation, que Georges Burdeau avait naguère cru bien baptiser. Une revue comme celle-ci ne saurait les laisser passer: «La *politicologie* est le produit de la distillation de la politique (...). Les *politicologues* ont mis dans une marmite les habitudes, les moeurs, les pratiques en vigueur avant, pendant et après les élections, ont fait bouillir à feu chaud et ont précieusement recueilli par refroidissement la quintessence de cette fermentation. Cette sublimation, additionnée d'un soupçon de poudre de perlimpinpin, leur permet de déceler à distance les motifs secrets qui font agir les politiciens les plus obtus» (p. 355, 356. Mes soulignés, évidemment). Et vlan!

Cela précède l'exposé du «mémorialiste» sur sa propre profession de foi politique: «C'est à leur programme qu'on reconnaît les politiciens vaniteux et bavards. Plus ils en remettent, plus il faut se méfier (...). Ce qui compte en politique, c'est l'orientation. Il faut savoir de quel côté on se dirige (...). La politique est un métier, qui ne doit jamais devenir un gagne-pain. Elle doit toujours comporter une part de gratuité, de service public» (p. 356). Après les «*politicologues*», que «les politiciens les plus obtus» se le tiennent pour dit!

Gérard Bergeron
École nationale d'administration publique